

Maîtres et valets, version québécoise

Gabrielle Frémont

Volume 17, Number 2, Fall 1984

La question autobiographique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500654ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500654ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Frémont, G. (1984). Maîtres et valets, version québécoise. *Études littéraires*, 17(2), 397–413. <https://doi.org/10.7202/500654ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MAÎTRES ET VALETS

version québécoise

gabrielle frémont

S'intéresser aux manuscrits autobiographiques non publiés est une entreprise plus hasardeuse qu'on peut le croire au premier abord. Car il arrive que cherchant une chose en particulier — dans mon cas, la façon de vivre (et d'écrire) des femmes d'hier et d'aujourd'hui — on aboutisse, presque à son insu, à une lecture tout autre, à un dérapage imprévisible et vite incontrôlable de son propre champ d'intérêt et, par conséquent, à des résultats tout à fait inattendus.

Ainsi, m'attachant en particulier aux écrits intimes de femmes (journaux, mémoires, lettres, etc.) afin d'y retrouver les traces d'un passé féminin mal défini, sinon inconjugué, j'ai eu la surprise de découvrir parfois plus dans des écrits d'hommes que de femmes la mine d'or recherchée. Que les renseignements au sujet de la vie de nos mères soient alors filtrés par un discours masculin, pour employer des termes à la mode, m'importaient peu à vrai dire : déjà, et j'en prenais vaguement conscience, mon attention se portait ailleurs.

Je me rendais compte, par exemple, que les écrits autobiographiques que j'avais en mains provenaient presque exclusivement d'un milieu bourgeois et privilégié et que, finalement, seuls les gens relativement aisés et oisifs paraissaient pouvoir se permettre ainsi le luxe d'écrire leur état d'âme ou leur vie, selon le cas.

Ce qui me frappait encore davantage, c'était le peu d'information, somme toute, que nous avions sur la vie bourgeoise, à quelques exceptions près — je pense ici évidemment aux romans d'Anne Hébert et de Robert de Roquebrune ou aux écrits de Philippe Aubert de Gaspé. En fait, on avait tant parlé, surtout ces dernières années à la télévision et au cinéma, de nos coureurs de bois, de nos bûcherons, de la vie dans les chantiers et à la campagne, qu'on en avait presque perdu de vue, du moins en littérature, cette couche non moins importante de notre société, les bourgeois de nos villes.

Qu'il s'agisse de journaux intimes de toutes jeunes filles, de mémoires de vieux messieurs ou de carnets de femmes, religieuses ou laïques, un thème revenait de façon récurrente dans tous ces écrits autobiographiques non publiés : celui des relations maîtres et valets. « J'adore ma nouvelle bonne ! », s'exclamait l'adolescente ; « Le vieux Thomas est mort cette nuit », notait avec tristesse la maîtresse de maison. Bref, j'avais constamment sous les yeux des documents pleins de détails, tantôt émouvants, tantôt savoureux, sur la vie de ces gens qui se dévouaient corps et âme au service d'une famille, et surtout sur les liens étroits qui se tissaient la plupart du temps, semble-t-il, entre tous ces habitants d'une même maison.

Je ne pouvais cependant ignorer qu'il manquait à tous ces témoignages de maîtres sur leurs serviteurs, l'autre côté de la médaille, c'est-à-dire la version inversée valet-maître. Nouvelle chasse aux souvenirs... de bonnes, cette fois ! Les manuscrits authentiques étaient non seulement peu nombreux, mais décevants dans l'ensemble : copies de conversations orales, petits manuels pieux, livres de recettes de cuisine, jusque-là rien de bien éclairant. Puis, un jour, sans même l'avoir sollicité, je reçois un journal de bonne ; on veut savoir s'il doit être conservé comme document d'écriture naïve. Ce sont des extraits de ce journal qui me permettent ici de boucler la boucle au sujet de mes maîtres et valets et de donner un aperçu plus complet de la vie partagée au Québec entre humbles et moins humbles gens...

Document 1. James : un cas de télépathie

Il s'agit ici d'un extrait des Mémoires de Jules-Joseph-Taschereau Frémont (1855-1902), de l'un de ces documents

pieusement gardés dans nos familles, et qui se transmettent d'une génération à l'autre, par souci de continuité, par fidélité, sans doute les deux à la fois. Il y a, dans tous ces manuscrits non publiés, surtout s'ils sont d'ordre autobiographique, le charme indiscutable des papiers d'autrefois, de ces belles calligraphies individuelles, porteuses malgré elles d'une fragile transparence, et cette espèce d'attrait irrésistible qui se dégage à la lecture de toutes ces choses plus ou moins secrètes qui y sont dévoilées.

L'intérêt de ce document est certain. L'auteur, prématurément atteint par la maladie (il a dû abandonner tour à tour sa chaire de droit civil à l'Université, ses fonctions de maire de la ville de Québec et de député aux Communes), entreprend d'écrire ses mémoires « pour que le souvenir ne s'en perde point ». Il s'y révèle un excellent conteur et, par surcroît, ce qu'il raconte est souvent inusité et même envoûtant. Cet extrait-ci, entre autres, où il est question de rêve éveillé, de télépathie et de prémonition, nous laisse un fort sentiment d'étrangeté. De modernité aussi, puisque les interrogations qu'on y trouve sont encore bien les nôtres !

À tout moment, qu'il soit question de son père, de sa grand-mère ou du vieux serviteur écossais, l'émotion surgit, à peine cachée. Le ton adopté est celui même de l'intimité et de la bonhomie, ce qui, en autobiographie, risque de donner de bons résultats...

(Extrait non daté)

Je vais maintenant raconter des choses que mes lecteurs ne sont pas obligés de croire. Je puis garantir l'authenticité de la première histoire. Quant aux autres je les donne pour ce qu'elles peuvent valoir et chacun sera libre d'y ajouter foi ou non. Et quant à ma propre opinion sur toutes ces choses, je ne me prononce pas. Je ne suis pas prêt à affirmer, je ne suis pas non plus prêt à nier la vérité de ce qui va suivre. Il n'y a que le premier trait, celui qui a rapport à la télépathie et qui s'est passé à la maison le jour de la mort de mon père que je puis affirmer comme vrai, comme j'en suis un témoin.

C'était le 20 décembre 1862. Nous étions seuls à la maison mes jeunes frères et moi sous la garde de ma grand-mère. Mes deux sœurs étaient pensionnaires au couvent de Jésus-Marie à Saint-Joseph de Lévis, Sillery n'existait pas à cette

époque. Mon frère aîné, Charly, accompagnait mon père et ma mère dans un voyage entrepris pour le rétablissement de la santé de mon pauvre père comme je l'ai dit. Ils étaient partis tous trois dans l'automne et leur projet était de passer deux années en Égypte, voyageant sur le Nil. Mon frère, Louis-Philippe, que nous appelions Coco et Henri qui était alors un bébé avec ma bonne Maman formaient l'effectif de la famille. Je me rappelle encore la figure douce et austère de ma grand-mère. On m'a dit qu'elle avait été bien belle et je n'en doute pas. Elle avait beaucoup de dignité et inspirait un mélange de respect et de crainte. L'enfance n'admire guère la vieillesse et je ne puis dire que je la trouvais belle quoique j'avais un grand attachement pour elle, mais maintenant que j'y songe, ses traits si pleins de dignité, son maintien, sa haute stature, tout chez elle indiquait une femme qui avait dû être très belle et qui avait encore tous les attraits qu'on peut avoir à son âge. Parmi les domestiques, le personnage le plus important était un ancien soldat de l'armée Anglaise. James Armstrong avait été longtemps à l'emploi de mon père. Il était le factotum de la maison. À la fois cocher *butler* valet à ses heures, il remplissait tous les offices et s'en acquittait fort bien comme il avait fait son apprentissage en qualité de *orderly* d'officier anglais. Il nous était très attaché, particulièrement à mon père et à moi.

Depuis le départ des chefs de la famille son ouvrage se résumait à peu de choses : avoir soin des chevaux et leur faire prendre l'exercice nécessaire à leur santé, quelques messages, voilà à peu près son programme journalier. Aussi, il lui arrivait souvent après ses repas d'aller s'étendre sur son lit et de faire tranquillement la sieste.

C'était le 20 décembre 1862, le jour anniversaire de ma naissance. Aussi ma grand-mère avait réuni deux ou trois enfants pour venir se réjouir avec moi. Il était autant que je me rappelle vers 8 hrs du soir. Nous étions dans la salle à dîner de la vieille maison, rue Ste Ursule. James, qui après son souper avait pris son repos ordinaire, fit soudainement son apparition. Je le vois encore dans l'embrasure de la porte de la salle. Sa figure était pâle et il semblait bien affecté. Nous avons interrompu nos jeux pendant qu'il parlait à ma grand-mère. Il venait, disait-il, non pas d'avoir un rêve, car il prétendait ne pas avoir dormi mais d'avoir eu une espèce de vision ou double vue. Pendant qu'il était étendu sur sa couche, il se vit

transporter tout-à-coup à bord d'un transatlantique et avait assisté à une scène déchirante, la mort de mon père. Il décrivait la cabine du steamer, mon pauvre père étendu sur son lit, ma mère et mon frère tous deux à genoux priaient et pleuraient. Derrière eux deux personnages dont l'un était évidemment le médecin du bord d'après la description qu'il nous en donnait, l'autre était un vieux militaire qu'il ne semblait pas pouvoir identifier, tel fut son récit. Nos jeux en furent interrompus pendant quelques minutes. Ma grand-mère qui était inquiète, sachant mon père si malade, en fut un peu affectée quoiqu'elle n'ajoutait aucune foi à cette vision. Quant à nous, après quelques minutes, nous mettions le tout sur le compte d'une mauvaise digestion et nous reprîmes nos amusements.

Quelques jours plus tard, nous recevions une dépêche de Terre-Neuve annonçant le passage du steamer en route pour Portland et nous transmettant la nouvelle de la mort de mon cher père arrivée le 20 décembre.

Lorsque le corps fut arrivé avec nos voyageurs si affligés et que nous eûmes des détails sur le décès de mon père, il fut constaté que la scène avait été exactement décrite par le vieux James. Une seule particularité faisait défaut, le vieux militaire décrit par notre domestique ne sembla pas avoir été présent dans la cabine mais ma mère a toujours cru que ce personnage devait être mon grand-père, qui par une faveur spéciale serait venu assister dans ses derniers moments mon pauvre père, pour qui il avait une affection toute particulière. Mon grand-père Panet dans sa jeunesse avait été dans la milice et il avait même été en garnison à St Jean Dorchester, ce qui explique son costume militaire¹. Le récit que je viens de faire, tout extraordinaire qu'il est, n'est pas incroyable. On voit des exemples de visions de cette nature. [...]

J'ai tenu à rapporter ces détails sur la mort de mon père pour que le souvenir ne s'en perdît point comme je suis le seul aujourd'hui qui soit survivant et qui puisse rendre témoignage de ces faits.

1. Le Docteur Ahern qui a pris communication du récit ci-dessus, et qui a des connaissances spéciales sur ce sujet est d'opinion que ma mère fait erreur. Le vieux James qui était un militaire, s'est vu lui-même sans se reconnaître. C'est lui qui était le quatrième personnage. Le Dr Ahern m'a fait remarquer qu'il y a des exemples nombreux de cette double vue et de ces visions et

que leur existence est incontestable. Elle existe chez certains individus qui y ont une prédisposition. D'autres n'en sont jamais affectés. Certains peuples y sont plus disposés que d'autres. Ainsi en Écosse il y a un grand nombre de personnes qui sont reconnues pour leur double vue *double sight*. Or James était un vieil écossais et pouvait jouir de cette *double vue* commune à bon nombre de ses compatriotes.

Document 2. Sara ou la nonne sans dot

Ce document-ci est un deuxième extrait des Mémoires de J.-J.-T. Frémont. On y retrouve sensiblement les mêmes caractéristiques narratives que dans le premier. Mais cette fois, le récit, non plus axé sur l'histoire d'un serviteur mais sur celle d'une gouvernante, nous réserve quelque surprise au sujet de réflexions sur les femmes...

L'importance de la religion, l'attitude des communautés, les questions de dot sont allègrement traitées sous la plume de l'auteur. Et l'on s'étonne, par moments, de trouver, à une époque encore aussi puritaine, tant de perspicacité et de distance vis-à-vis de ces problèmes.

(Autre extrait non daté)

Il y avait autrefois une famille du nom de Lafontaine, qui vivait dans les faubourgs de la ville. Elle comptait parmi les patients de mon père depuis de nombreuses années. Aussi mon père avait vu naître et grandir les enfants. Parmi eux, il y avait une jeune fille du nom de Sara que mon père affectionnait singulièrement. Il lui arrivait souvent de la faire monter dans sa voiture et de la conduire à la maison où elle passait plusieurs semaines et où elle était utile en rendant des services de toutes manières.

Après la mort de mon père, Sara Lafontaine vint définitivement demeurer à la maison. Elle était instruite, bonne couturière, adroite et elle avait un excellent jugement. Son rôle chez nous était je puis dire triple. Elle était en même temps institutrice, gouvernante et couturière. C'est elle qui m'enseigna les premiers éléments du français car jusqu'alors mon éducation avait été entièrement anglaise et je ne savais pas même parler français. Elle m'a appris à lire dans les œuvres de Schmid et la vie des Saints.

Ma sœur Adine l'avait pris en grande affection. Toutes deux avaient les mêmes aspirations et désiraient entrer dans la vie

religieuse. Elles se faisaient leurs confidences et sympathisaient entièrement. Toutes deux rencontraient des épreuves.

L'une avait une dot considérable et était par conséquent un sujet bien désirable pour une communauté mais son jeune âge était encore un obstacle.

L'autre, malgré ses vertus et ses talents n'était pas désirable sans dot et le sans dot était constamment l'objection. Pauvres filles sans dot trouvent difficilement à se marier, mais encore plus à être acceptées comme sœur de chœur dans une communauté religieuse. Elle désirait devenir Sœur de la Charité ; on était bien prêt à la recevoir sans dot comme sœur converse, mais on ne voulait pas l'accepter comme sœur de chœur.

Ma sœur Adine désirait la vie religieuse ; elle avait pris la résolution de se consacrer à Dieu lorsqu'elle était encore au couvent de Jésus-Marie à St-Joseph de Lévis ; et elle avait pris cette résolution en apprenant la triste nouvelle de la mort de mon père. Mais la vie active des sœurs de la Charité ne tombait pas dans ses goûts. Elle n'avait pas d'attrait pour l'enseignement comme ses bonnes maîtresses de Lévis, et vivait sans plan arrêté, tout en étant bien décidée à entrer dans la vie religieuse.

C'est dans ces conditions que tout vint se régler. Elle accompagna ma mère dans un voyage à St Hyacinthe où elle fit connaissance avec les religieuses du Précieux Sang et de leur sainte et vénérable fondatrice, Mère Catherine Aurélie du Précieux Sang, connue particulièrement sous son nom de famille Sœur Caouette.

À la suite d'une retraite qu'elle y fit, elle se sentie appelée à la vie contemplative et prit la résolution d'entrer dans cette communauté.

Quant à Sara Lafontaine, elle avait également pris cette résolution d'entrer dans une communauté religieuse dans une occasion solennelle qui l'avait impressionnée vivement.

C'était en 1855, lorsque son frère, Christophe, après avoir terminé son cours d'études au petit et au grand Séminaire, avait reçu l'onction sainte et était devenu l'un des oints du Seigneur (21 octobre).

Pleine de ferveur, elle résolut d'imiter son frère autant qu'une femme peut le faire et de consacrer sa vie à Dieu.

Sa résolution se confirma en 1864, dans une circonstance bien pénible et plus triste que la mort. Elle devait passer par une terrible épreuve.

(Suivent ici deux longues pages sur l'histoire du frère de Sara, Christophe, dont il a été question plus haut: devenu vicaire, il est pris en flagrant délit de « conduite criminelle » avec une maîtresse...)

Telle est l'épreuve par laquelle Sara Lafontaine passa. Elle prit dès lors la résolution d'offrir sa vie en holocauste pour réparer le scandale causé par son frère et pour obtenir sa conversion.

Bientôt elle obtint la réalisation de ses vœux. Ma sœur Adine lui offrit de payer pour elle les frais et sa pension pendant son noviciat ainsi que sa dot. Ceci réglait son entrée chez les sœurs de la Charité où elle prit le nom de sœur Ste Hermine en souvenir de mon autre sœur. Mais elle n'était pas à bout d'épreuves et sa vie religieuse devait être troublée par une nouvelle croix comme nous allons le voir dans un instant.

Ma sœur Adine était revenue de St Hyacinthe avec le projet bien arrêté d'entrer dans la communauté du Précieux Sang, projet qu'elle ne peut réaliser qu'après quelque temps à cause de son jeune âge. Tant qu'elle resta dans le monde, ma sœur accomplit fidèlement sa promesse. Les frais d'entrée et la pension de Sœur Ste Hermine furent payés avec régularité. Mais Adine devint novice chez les religieuses du Précieux Sang et ces bonnes nonnes crurent qu'elles avaient des titres à tout ce qui appartenait à ma sœur. Elles ne pouvaient concevoir qu'une partie quelconque de l'argent de ma sœur leur échappe des mains et alla profiter à une autre communauté. Aussi elles commandèrent à Sœur St Louis de Gonzague (Adine), en vertu de la sainte obéissance de ne pas payer la dot de Sœur Ste Hermine (Sara). Ce fut une grande épreuve pour toutes deux. L'âme de sœur St Louis de Gonzague fut troublée profondément. Elle avait des idées très fortes sur la vertu d'obéissance qui l'obligeait à se soumettre; d'un autre côté cette conduite répugnait à son caractère honnête et honorable. C'est ainsi qu'elle passa sa vie religieuse, l'âme agitée, mais n'osant se rebeller à des ordres souvent répétés.

Ma mère reçut ses confidences et je crois que sœur St Louis de Gonzague aurait voulu que ma mère assumât pour elle

cette obligation. Mais cette dernière ne voulait pas remplir une obligation à laquelle elle n'était nullement tenue et qui appartenait évidemment au Précieux Sang.

En 1870, ma mère et ma sœur Hermine décidèrent d'aller passer l'hiver à St Hyacinthe au monastère Blanc. C'est pendant leur séjour là qu'Adine tomba bien malade et qu'elle mourut. Mais ma pauvre mère ne put guère lui exprimer ses idées pendant sa maladie. Les religieuses tinrent Adine éloignée de ma mère et ne permirent à cette dernière que de lui faire de rares visites en présence de témoins. Enfin elles firent venir le notaire de la communauté et firent faire à ma sœur un testament par lequel elle leur donnait tous ses biens sans aucune exception. Ma mère ne put alors voir ma sœur qu'une ou deux fois et au grand chagrin de ma mère Sœur St Louis de Gonzague expirait dans une petite cellule, à quelques pas des appartements de la famille sans que celle-ci puisse y être présente (Mars 1871).

On comprend facilement que ce qui agita l'esprit et le cœur de Sœur St Louis de Gonzague à St Hyacinthe causa un malaise et une épreuve égale à Sœur Ste Hermine qui avait été admise chez les sœurs de la Charité avec l'entente que sa dot serait payée et qui se voyait admise sous des promesses qui ne s'étaient pas réalisées.

Cette dot a-t-elle jamais été payée ? Ma mère m'en a souvent parlé, agitant la question de savoir si elle était tenue à cette obligation ou non. Mais la réponse était si facile qu'elle disait elle-même qu'elle n'y était pas tenue et que ce serait un bien mauvais précédent que de remplir l'obligation du Précieux Sang. Elle m'en parla pendant plusieurs années à différents intervalles lorsque tout-à-coup elle cessa d'en parler. Avait-elle fini par payer la dot sans vouloir le dire ? Je n'en sais rien mais je le crois comme il y a quelques mois Sœur Ste Hermine m'exprimait toute la reconnaissance qu'elle devait à la famille et entre autres de ce qu'on avait pourvu à son entrée et facilité la réalisation de ses vœux.

Document 3. La bonne et la bête

Une petite fille et sa sœur passent un été à Saint-Raymond de Portneuf chez une tante autoritaire, hautaine et désagréable. Seule la présence de la bonne, Marie, atténue la triste image

que les fillettes garderont de leurs vacances. Voici de courts extraits de ce récit autobiographique, plus proche de la nouvelle que de l'essai. Le style n'a pas le naturel des deux textes précédents, il est plus « arrangé », narrativement parlant, et on sent plus l'effort de bien écrire.

Cependant, le texte est intéressant dans la mesure où il décrit merveilleusement bien l'atmosphère des maisons bourgeoises des années 30 et que, par ailleurs, ayant été écrit en 1980 seulement, il permet ce décalage entre la pensée de l'adulte qui juge (« sans doute, des générations de domestiques... avaient obéi à des maîtres... peu respectueux »), qui observe non sans quelque complaisance « cette brave fille » et l'enfant qui, sûrement loin de toutes ces considérations sérieuses, a réellement vécu ces scènes traumatisantes.

Ce document diffère des deux précédents, d'abord parce qu'il est d'une époque plus récente, et aussi parce qu'il rend compte d'une situation tout à fait opposée entre maîtres et valets : là, de la chaleur et de l'affection, ici, de l'indifférence et du mépris, d'une part, de la servitude, de l'autre.

À la veille de sa retraite, l'auteure de ces lignes, Gisèle Morisset-Méthé, institutrice de profession, rêve d'écrire un jour la suite de cette enfance accablée. Nos mémoires s'entêtent à rappeler les mauvais souvenirs...

En apercevant celle qui remplacerait ma mère pour les vacances, mon cœur se serra ; j'étais figée devant son regard glacial. Dans mon for intérieur, j'appelai maman à mon secours. En la voyant, j'eus l'impression, tant je la trouvais vieille, qu'elle avait le même âge que l'antique maison de pierre qui l'abritait. Grande et assez forte de taille, ma tante impressionnait avec sa robe grise de la même couleur que ses cheveux. Sa bouche pincée ne souriait pas.

Quelques instants plus tard, nous pénétrions dans l'immense salle à manger où mon oncle Bernard avait déjà pris place. Ma tante donna à chacun la place qui lui revenait. Mon oncle et ma tante occupaient chaque extrémité de la longue table. Quand tous furent installés, le repas commença. Ce dernier était à lui seul tout un spectacle. Un cérémonial suivi à la lettre était de rigueur ; ma tante nous initia au protocole en usage et c'était grave de vouloir s'y soustraire. Fernande, ma petite sœur, m'adressa la parole sans autorisation et elle se vit gourmander pour ce manque d'étiquette jugé très déplacé.

— Les enfants ne doivent jamais parler à table sans qu'on les y autorise, expliqua ma tante les sourcils froncés.

Ma petite sœur rentra dans sa coquille et les yeux pleins de larmes regarda papa. Ce dernier pour ne pas contrarier sa sœur qui avait l'obligence de bien vouloir nous garder durant les vacances, sembla approuver l'attitude de tante Augustine. Fernande dut retenir ses larmes et fut contrainte de manger en silence.

Après avoir avalé le potage presque froid déjà trempé à notre arrivée dans la salle à manger, ma tante agita la minuscule clochette d'argent placée à son côté. Demeurée à la cuisine, Marie, la domestique arriva immédiatement, s'affaira à enlever les couverts et à apporter la nourriture dans des plateaux d'argent. Il était formellement interdit à quiconque de se lever pour lui prêter main forte.

Mes yeux s'arrêtèrent au-dessus du buffet sur une jolie peinture que je n'avais pas aperçue au premier abord : deux magnifiques orignaux au large panache promenaient leur regard altier sur la forêt automnale parée de ses plus beaux atours. La vue de ce chef-d'œuvre me réconforta et sembla donner à cette antique salle à manger un peu de chaleur et de lumière.

La clochette retentit à nouveau. La jeune serveuse accourut aussitôt et une fois de plus le protocole fastidieux du service éternisa le repas.



Ces vacances à la campagne furent interminables pour moi ainsi que pour ma petite sœur. Loin de notre père que nous aimions tant, nous étions très malheureuses. Là, nos peines étaient beaucoup plus nombreuses que nos joies et chaque jour notre sensibilité en recevait un bon coup. Papa, lui, savait si bien atténuer par sa douceur et son doigté l'absence de notre mère.

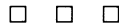
Parfois, en quête de sympathie, je franchissais la porte battante de la cuisine où s'activait Marie. Là, je pouvais parler sans détour, sûre d'être comprise, car la domestique savait m'écouter et me consoler. Je devais parler à voix basse de peur d'être surprise, car d'un moment à l'autre ma tante

pouvait apparaître et Dieu sait quelle remontrance j'aurais méritée.

Quand la bonne trop affairée ne pouvait s'occuper de moi, je passais de longs moments en silence, songeuse, assise sur l'unique chaise berceuse de la pièce. Alors, j'observais cette brave fille vaquer avec célérité aux travaux domestiques. Elle entraînait et sortait précipitamment de la cuisine, car ma tante ne tolérait pas qu'elle accuse du retard dans le service requis par son emploi.

Son travail terminé, elle était confinée dans cette immense pièce et n'avait le droit d'en sortir que pour répondre à un appel. Ses repas étaient pris à l'écart des membres de la famille.

Sans nul doute, des générations de domestiques avaient connu le même sort. Ils avaient obéi à des maîtres pas toujours respectueux des personnes en exerçant à outrance le droit de commander.



Une correction des plus sévères me fut administrée dont je me rappelle encore toute l'acuité. Durant plusieurs minutes, tante Augustine m'invectiva de qualificatifs inimaginables et m'obligea à me mettre au lit sans souper.

La tête enfouie dans mon oreiller, je sanglotais abondamment. Avec désespoir, j'appelais maman à mon aide, mais seul l'écho de ma voix suppliante me répondait. D'ailleurs cette maison était tellement vaste que personne ne pouvait entendre mes pleurs. J'aurais pu crier pendant des heures et j'y aurais perdu ma peine et mon souffle. J'allongeai mes bras dans le vide en quête d'une étreinte, mais je dus les refermer sur moi, seule avec ma solitude. Non cette fois, c'en était trop, ma souffrance était à son paroxysme, je n'en pouvais plus.

Soudain, on frappa à la porte de ma chambre. C'était Marie, la bonne qui sur l'ordre de ma tante venait me porter un bol de lait et quelques biscuits. La vue de la domestique me réjouit. J'aimais bien cette brave fille qui me portait habituellement un peu d'attention. Elle était pour moi la seule personne bienveillante de la maison. Essuyant mes yeux, elle s'assit à mon chevet, me sourit en me disant :

— Ne pleure pas, ma petite, demain tout ira mieux. Mange cette petite collation, je vais rester avec toi quelques minutes. Je fis un effort pour avaler la nourriture car je n'avais pas faim. Quand j'eus terminé, Marie me borda dans mon lit en me souhaitant bonne nuit et se retira sur la pointe des pieds.

La bonté de Marie avait calmé mon agitation et bientôt je sombrai dans un profond sommeil.



Document 4. Journal d'une bonne

À la mort de son patron, après des années à son service et à celui de sa famille, Madeleine Boily fait une dépression. On lui conseille d'écrire son journal pour essayer de surmonter sa peine ; c'est toute sa vie qu'elle écrira en quelques mois.

Ce sont des extraits très courts de ces pages qui datent de quelques années seulement que nous reproduisons ici. Les choses sont dites telles quelles, sans aucune recherche et sans travestissement. Et pourtant ! On sent souvent que l'auteure tait des choses en pensant au lecteur possible. L'ombre du narrataire n'est jamais loin : « J'ai pas besoin de vous dire... je vous dis que ça surprend... » Le texte est plein de dates, tant celles des mortalités que celles de l'achat d'un manteau de fourrure ou de la vente de la voiture du patron. Car, dans ce document-ci, surtout à la fin, la vie maître-domestique est sans cesse confondue.

Les souvenirs d'enfance, la belle nature, les petites joies du quotidien, tout est là, pêle-mêle, et cela plaît. Les émotions cachées, les sentiments tus, on les devine à travers les lignes, et cela plaît aussi. Vaudrait-il la peine de publier au complet, un jour, de tels textes ? La peinture naïve existe. Pourquoi pas l'écriture ?

(Le texte n'est pas daté)

Née le dix-huits Juin mil neuf cent trente trois à St-Odilon dans le beau comté Dorchester, a environ soixante milles au sud de Québec, sur une ferme dans une petite municipalité de dix-sept cent âmes, contourné d'un côté par la Beauce de l'autre par Bellechasse. Issue d'une famille de onzes enfants dont deux sont décédé a bas âge, un a deux mois et l'autre trois mois et demie c'étais deux garçon et dont je suis la

cadette. D'un père assez sévère, d'une mère très compréhensive qui se dévouait sans compter pour nous. Baptisé le même jour par l'abbé Myles Offarel parrain et marraine M. et Mme Lionel Jacque il y avait une rivière qui passait juste en avant de la maison, et un moulin à scie juste à côté.

Nous sommes parti de là j'avais neuf mois, mon père avait acheté une ferme plus grande à environ un demi mille plus bas dans le rang six le plus beau rang de la paroisse, à quatre milles du village à ce moment là les chemins étaient sur la terre. Au tout début de leur mariage mes parents ont été obligés de défricher la terre, maman était enceinte et sa lui arrivait de faire le cheval et de tirer la charrette, ils ont travaillé très dur et un enfant tous les ans ils devaient travailler davantage, à ce moment là on ne devait pas empêcher la famille car c'étais péché, les enfants venais au monde à la maison et la plupart sans médecin sauf les derniers, pas besoin de vous dire que l'argent était rare.



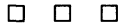
Ma sœur aînée Fernande a commencé à travailler à onze ans, chez le voisin à trois dollars par mois elle a travaillé durement, sa lui arrivait d'être à la maison et quand maman sortait elle prenait la machine à coudre et elle cousait, nous étions tous à l'entour on était tannant quoi.



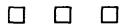
Parfois on entendais marcher le moulin à scie et chanter les corneilles, j'aimais bien ça c'est une chose que je n'ai pas oublier, on dira ce qu'on voudra le printemps à la campagne c'est merveilleux. Et quand le gazon commence à verdier sa sentais bon et les petits oiseaux chantaient.

On envoyait les vaches dehors la première fois, elles sont comme folle, c'étais les semences ramasser les roches avec mon père il ne fallait pas en laisser, et le labour était fait à la ligne droite les gens en revenais pas comment c'étais bien fait c'est fait à la perfection, et l'été faire les foins sa prenais un mois et demie c'étais long, on devait râcler au petit râteau il ne fallait pas laisser rien que se soit propre. Le printemps et l'été Je le passais dehors c'est moi qui allait chercher les

vaches au champs matin et soir, et c'est a ce moment là que je chantais davantage tous les voisin m'entendais.



L'hiver on devait couper le poil des vaches avec un clipper a vache nous étions deux; chacun son tour a tourner la manivelle, et aussi tondre les moutons dont maman l'avais la laine l'échiffais la filais après elle tricottais, toute sorte de choses et elle tissais au métier faisais des catalogue elle en a fait. Papa il tuait un taureau et un cochon c'est moi qui tenais le poëlon pour ramasser le sang on faisais du boudin et le foie de lard, a ce moment là c'étais délicieux. Maman faisais le beurre dans une Baratte et elle faisais le pain de ménage jusqu'a ce quelle nous quitte. Mon frère Gérard ma sœur Adrienne se sont marier le même jour en septembre il pleuvait, la réception a eu lieu a la maison sa faisais beaucoup de monde maman avais pleurer ma belle sœur avais chanter je t'ai donné mon cœur.



Je venais d'avoir mes vingt ans les foins étais fait et c'étais tranquille, j'ai décidé d'aller travailler à Québec et comme ma sœur y travaillais, maman étais pas tellement consentante car j'étais la dernière des filles qui partais, papa étais d'accord pourvu que je revienne au printemps, j'ai pas besoin de vous dire quand je suis parti maman pleurait, c'étais la première fois que j'allais a Québec. Avec ma sœur nous sommes aller au bureau de placement ont a fait deux places je n'aimais pas ça a la troisième au 6 ave Lévis chez M. Mme Philippe Tremblay ils m'ont engagé il y avais un garçon, j'ai pas besoin de vous dire que j'étais gée.

C'étais tout un changement pour moi car chez-nous j'étais toujours a l'extérieur et ici toujours a l'intérieur, je me suis abituer car mes patrons étais tellement gentil pour moi. Je sortais quelque soir mais je devais entré pour onze heure un bon soir j'étais sorti j'ai rencontré un garçon comme je devais entré après minuit je leur ai téléphoner j'ai conté un petit mensonge que j'avais rencontré une cousine ils ont accepté, mais quand je suis entré ils m'attendaient ils ne mon pas disputer.



A mes vingt trois ans j'ai aimer quelqu'un il est décédé. Mon frère Joe a été très malade il a failli mourir. il avais une belle petite fille, petit a petit il s'en est remis avec un bon régime.



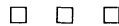
En 1958 il y a cinq ans que je suis chez M. Tremblay le trente mai un samedi matin a huit heures Mme Tremblay est décédé en l'espace de quinze minutes, je vous die que sa surprend, sa m'a fait bien de la peine. Je suis resté avec M. Tremblay et Jean-Louis jusqu'en février 1959, et je suis parti pour une raison personnelle. J'ai fait quatre maisons différente de quinze a trois semaines chaque, et en mai je suis parti pour passée l'été a St-Odilon.



En septembre 1960 je me suis acheté un manteau Rat musqué, au fête j'ai été chez moi, ont a bien mangé ont allais chez l'un et l'autre. Février 1961 M. Tremblay voulait me voir, je suis aller un soir sa me fesait drôle a mon après midi de congé j'allais faire un peu de ménage, je restais pour le souper, au mois de mai je suis aller chez M. Tremblay, Jean-Louis partait pour un mois et je suis resté là.



En octobre 1963 je me suis acheté un manteau de chat sauvage et capuchon M. Tremblay m'a donné les bottes. En janvier je me suis acheté un stéréo, j'aime bien sa la musique c'est un hobby pour moi.



(En 1970, M. Tremblay prend sa retraite. « Pour l'occuper », son fils lui achète un petit commerce.)

Je vais faire un petit tour l'après-midi a la tabagie sa me fait connaitre les gens, je fais de petite commission j'aime ca. Le matin je fesais les sandwichs et quelque sous-marin, on allais les livrés, et après on achetais ce qu'il fallais, et pour recommencé en 1972. Je devais continuer a faire les sandwichs cinq jours par semaine, le matin quand il faisais très froid

M. Tremblay devait quand même aller chercher ce qu'il fallait pour faire les sous-marin. Un dimanche j'en ai fait deux-cents soixantes. Je commençais avoir hâte de finir. Fin septembre c'étais terminé pour les sandwiches et les sous-marin, j'étais pas fâcher, j'en ai fait vingt-six milles, deux cents vingt trois sandwiches. Sa représente un pain et un autres.

□ □ □

Cette été là (1975), j'étais heureuse de prendre mes vacanse dans le sable du Cap aux-Oies, nous marchons sur la plage des deux trois milles j'étais heureuse.

□ □ □

L'année 1980 je ne l'oublierai jamais. Au mois de mars M. Tremblay a été Hospitalisé pour dix jours environ. Début juin Jean-Louis lui a fait faire une tourné, et en même temps il est aller lui faire couper les cheveux. Il était dont content de son après midi. Dimanche le vingt neuf, ma sœur est venu veiller ont a causer de chose et d'autre, elle là trouvé bien. Quand elle fut parti, ont a discuter de bien des choses entre autre il m'a dit trois choses en particulier. Il a pris ces médicaments et on c'est couché. Le lundi matin trente Juin quand je me suis lever, a ma grande stupeur il étais décédé, ce moment-là je ne l'oublierai jamais. Il a toujours été bon pour moi, toujours de bonne humeur. Depuis cinq ans je conduisais la Pacer tant que je voulais il étais plus qu'un père pour moi, ont ne pouvais rien lui reprocher. Six jours plus tard je partais en vacanse, j'ai pas besoin de vous dire quelle sorte de vacanse j'ai passé affreuse. J'ai pas le gout de voir ma famille, aucun gout a rien. [...] J'ai laisser la Pacer le vingt six août. En fait j'ai tout perdu, pour moi c'est une catastrophe. [...] j'ai passé des fêtes joliment ennuyante comme j'ai jamais passé de ma vie. Ont me dit que la vie doit continué. Quand on est bien ont devrais dont l'apprécier, et non quand il est trop tard.

Note : Nous avons cru bon de respecter intégralement l'orthographe, la ponctuation, et évidemment le style de chacun des documents transcrits ici.